

CHAPITRE III LE DÉPART

A compter de ce jour, l'idée de partir ne quitta plus Tomek. Une nuit, il fit un rêve étrange où la jeune fille était poursuivie par des tigres qui couraient sur leurs deux pattes de derrière, comme des hommes. Elle l'appelait : « Tomek ! Tomek ! » Il la prenait par la main et tous deux fuyaient à toutes jambes. Ils entendaient claquer derrière eux les mâchoires des hommes-tigres, mais ils leur échappaient au dernier moment en se cachant sous un rocher. Là, Tomek demandait à la petite comment elle pouvait bien connaître son nom et elle répondait en haussant les épaules : « Mais tout le monde te connaît, Tomek ! » Dans un autre rêve, il était penché au-dessus du bassin d'eau pure, tout en haut de la Montagne Sacrée. Quelque chose brillait au fond de l'eau, c'était le sou de la petite, celui avec lequel elle avait payé le sucre d'orge. Il le prenait dans sa main et quand il se retournait, elle était là, souriante, dans une robe de princesse. Et derrière elle, domptés, les hommes-tigres montaient la garde.

Tomek fixa son départ un matin à l'aube. Ainsi on ne remarquerait pas tout de suite son absence, et quand le vieil Icham trouverait sa lettre, dans son échoppe, il serait déjà loin.

Les derniers jours, il eut bien du mal à cacher son agitation et il lui sembla qu'on le regardait drôlement dans son épicerie. Comme s'il avait porté sur lui la marque de son grand projet, comme si quelque chose le trahissait, une lumière particulière dans les yeux, peut-être. Il s'interrogea longuement sur les habits qu'il devait prendre. Ce n'était pas commode car il n'avait aucune idée de ce qui l'attendait en chemin. Ferait-il froid ou chaud dans ces contrées lointaines ? Fallait-il se munir de chaussettes de laine, d'un épais pull-over et d'un passe-montagne ? Ou bien fallait-il au contraire être le plus léger possible pour ne pas être embarrassé ? Il ne savait pas non plus quel matériel emporter avec lui. Il chercha des réponses dans les quelques livres d'aventures qu'il aimait, mais il n'en trouva guère. La plupart des aventuriers ne possédaient rien et son préféré, Robinson Crusoé, encore moins que les autres puisqu'il avait tout perdu au cours de son naufrage. La jeune fille aux sucres d'orge n'avait rien non plus, semblait-il. Aussi Tomek décida-t-il de suivre leur exemple et de n'emporter avec lui que l'indispensable.

Il lui fallait d'abord une bonne couverture de laine car il devrait sans doute dormir à la belle étoile et les nuits seraient vite fraîches.

Il avait également besoin d'une gourde. Or, il en avait justement une en peau de loutre. Il la fixerait solidement à sa ceinture et elle lui servirait pour son usage personnel. Et aussi pour rapporter l'eau de la rivière Qjar. Si jamais il la trouvait, naturellement.

Il confectionna lui-même, dans un tissu très résistant, une pochette de quelques centimètres, pas plus, dans laquelle il logea la pièce de la jeune fille. Ainsi il pourrait la lui rendre dès qu'il la trouverait. Au cas bien sûr où il la retrouverait... D'ici là, la pochette resterait cachée sous sa chemise, attachée à son cou par un cordon, et bien malin qui irait la lui prendre.

Dans les poches de son pantalon, il mit seulement un couteau à ours, au cas où il aurait à se défendre, et deux mouchoirs sur lesquels sa mère avait autrefois brodé le T de son prénom à lui, Tomek.

Le dernier soir, après avoir vérifié que ses affaires étaient prêtes, il s'assit derrière son comptoir, alluma sa lampe à huile et il écrivit pour Icham la lettre que voici.

Cher grand-père Icham,

Tu lis toujours les lettres des autres mais celle-ci est pour toi et tu n'auras pas besoin de la lire à haute voix. Je sais que je vais te faire de la peine et je te demande de me pardonner. Je suis parti ce matin pour la rivière Qjar. Si j'y arrive, je te rapporterai de son eau. J'espère retrouver en chemin la jeune fille dont je t'ai parlé, puisqu'elle va là-bas aussi. Je te laisse la clef du magasin car là où je vais je risquerais de la perdre. Je reviendrai le plus tôt possible.

À bientôt. Tomek.

Il eut du mal à retenir ses larmes en glissant la lettre dans l'enveloppe. Icham avait bien vieilli ces derniers mois. Ses joues s'étaient creusées. Ses mains ressemblaient à de vieux parchemins. Serait-il encore vivant quand Tomek reviendrait ? Et d'ailleurs, reviendrait-il un jour ? Il n'en était pas sûr du tout.

Il se coucha tout habillé sur son lit et dormit quelques heures d'un sommeil sans rêves. Quand il se réveilla, il faisait encore nuit et un rayon de lune éclairait faiblement l'arrière-boutique. Il sauta sur ses deux pieds, le cœur plein de joie. Ainsi c'était aujourd'hui ! Il lui sembla qu'il avait patienté une éternité et que le plus beau jour de sa vie était enfin arrivé. Un immense espoir l'envahit. Il trouverait la rivière Qjar, c'était certain. Il escaladerait la Montagne Sacrée. Il rapporterait l'eau. Il reverrait aussi la jeune fille, bien sûr, et il lui rendrait son argent !

Il but un grand bol de chocolat et mangea de bon appétit plusieurs tartines de beurre et de confiture. Ensuite il s'habilla chaudement, vérifia que la gourde était bien fixée à sa ceinture, que la pochette était bien à sa place sous sa chemise et qu'il avait dans ses poches tout ce qu'il avait prévu d'y mettre. Il y ajouta au dernier moment un bon morceau de pain. Pour finir, il roula bien serré sa couverture de laine et l'attacha sur ses épaules, puis il alla à la porte de la boutique et là, il fit ce qu'il n'avait jamais fait de toute sa vie : il retourna la petite pancarte qui y était accrochée. Désormais elle indiquait : FERMÉ.

Tomek traversa les rues silencieuses du village jusqu'à l'échoppe du vieil Icham. La toile était tirée. Il l'écarta sans bruit. Sur le pupitre qu'Icham utilisait pour écrire, Tomek déposa la clef de l'épicerie, l'enveloppe contenant sa lettre d'adieu et un gros morceau de nougat.

« Au revoir, grand-père... » murmura-t-il encore, comme si le vieil homme pouvait l'entendre. Puis il revint sur ses pas et jeta en passant un dernier coup d'oeil à sa boutique. Il s'engagea enfin à grandes enjambées sur ce chemin qu'il avait pris si souvent déjà. Seulement, cette fois, il ne ferait pas demi-tour. Cette fois, il s'en allait pour de bon. Il était un aventurier. Comme pour le saluer, un vol d'oies sauvages dessina très haut dans le ciel un triangle parfait. Elles allaient vers le sud, comme Tomek. « J'arrive ! » leur lança-t-il, et sa poitrine se gonfla de bonheur.

En ces temps anciens, on avait de la géographie une idée assez vague. On se doutait bien que la terre était ronde, mais beaucoup de gens n'en étaient finalement pas si convaincus. « Si la terre est ronde, disaient-ils, est-ce que ceux qui sont en dessous ont donc la tête en bas ? Et s'ils ne tombent pas, est-ce parce qu'ils sont collés par leurs semelles ? » Il n'y avait ni cartes précises comme aujourd'hui, ni panneaux indicateurs. On se dirigeait en observant le soleil, la lune, les étoiles... Et on se perdait assez souvent, il faut bien le reconnaître.

Tomek avait résolu d'aller toujours vers le sud, là où se trouvait l'océan, d'après Icham. Une fois là-bas, pensait-il, il serait bien temps de choisir la droite ou la gauche pour tâcher de trouver la rivière Qjar. Pendant une bonne partie de la journée, il marcha dans des paysages qui lui étaient familiers, de collines en plaines, s'arrêtant seulement pour manger un peu de son pain, boire à sa gourde ou grappiller quelques fruits dans les arbres.

Mais au fur et à mesure que le soir venait, il lui sembla que l'horizon s'élargissait et qu'il était barré au loin par une sorte d'interminable trait noir et horizontal. Quand il fut à quelques centaines de mètres, il vit que c'était une forêt, la plus grande qu'il eût jamais vue. L'idée de la traverser ne lui plaisait qu'à moitié, mais la contourner représenterait certainement plusieurs journées de marche, plusieurs semaines, qui sait ? À chaque jour suffit sa peine, se dit finalement Tomek, qui commençait à ressentir la fatigue. Il revint donc un peu en arrière, là où il avait remarqué un arbre isolé qui formait une sorte de parapluie, et dont les branches atteignaient presque le sol. Il se glissa dessous et s'enroula dans sa couverture. Dans un demi-sommeil, il pensa encore qu'il serait bon pour lui de trouver un compagnon de route, que les aventuriers en avaient souvent un, et qu'il se sentirait moins seul ainsi. Mais sa fatigue était si grande qu'il s'endormit avant même d'avoir eu le temps d'en éprouver du chagrin.

CHAPITRE IV LA FORÊT DE L'OUBLI

Quand Tomek se réveilla, il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il n'était pas dans son lit. Mais en voyant le feuillage qui tombait en cloche autour de lui, tout lui revint d'un coup : son départ au petit jour, sa longue marche dans la campagne, l'arbre isolé. Il était donc vraiment parti. Ce n'était pas un rêve.

Un minuscule oiseau jaune et bleu, niché dans les feuilles, se mit à siffloter tout près de lui et cela faisait : « Debout Tomek ! Debout Tomek ! » Il ne put s'empêcher de rire. Il ressentait le même bonheur que le matin précédent lorsqu'il avait quitté le village, le même sentiment de liberté, la même allégresse. Si c'est cela voyager, se dit-il, alors je veux bien faire trois fois le tour du monde !

Il allait sortir de sa cachette quand il perçut des bruits étranges à l'extérieur. Cela ressemblait à du papier qu'on froisse ou peut-être à des brindilles qu'on entasse. Puis plusieurs claquements secs, comme si quelqu'un avait cassé des petites branches. Tomek, immobile, tendit l'oreille. Au bout d'un moment, on souffla à plusieurs reprises. Pas de doute, on allumait un feu. Tomek hésita encore à sortir. Et si cette personne était dangereuse ? Si elle l'attaquait ? D'un autre côté, attendre qu'elle parte risquait d'être très long car on ne fait pas du feu pour s'en aller dès qu'il a pris. Il en était là de ses réflexions quand la voix se fit entendre. Apparemment, c'était une femme. Elle chantonnait à voix basse :

*Mon ââne, mon ââne,
A bien mal à sa patte...*

Sans doute ne connaissait-elle pas la suite de la chanson car elle ne faisait que reprendre cette première phrase. Elle s'affairait, on entendait maintenant des bruits de casseroles, badaglang, et d'eau qui coulait dedans. Et toujours la chanson : « Mon âne, mon âne... » Voilà quelqu'un de bonne humeur, pensa Tomek. Il se dit aussi qu'une personne qui chantait « Mon âne, mon âne a bien mal à sa patte » ne pouvait pas être très méchante et il pointa le nez hors de sa cachette.

C'était une femme, en effet. Drôlement accoutrée peut-être mais c'était une femme. Plutôt petite de taille mais très ronde. Elle portait les uns sur les autres une quantité de vêtements qui n'allaient pas ensemble. Par couches, pourrait-on dire : une couche de bas de laine rapiécés, une couche de jupes, une couche de pull-overs... Elle ne risquait pas d'avoir froid. Pour parfaire le tableau, elle était coiffée d'un bonnet qui lui couvrait les deux oreilles et chaussée de croquenots d'une taille impressionnante.

— Tiens, tiens ! La faim sort le loup du bois ! Tu aimes le café ?

— Oui, bonjour, madame... répondit Tomek qui n'en avait jamais bu.

La femme éclata de rire en le voyant si timide.

— Oh, pour le madame ! Appelle-moi Marie, va, ça suffira bien ! Et tire-toi une pierre vers le feu si tu veux t'asseoir.

En contournant l'arbre à la recherche d'une pierre, Tomek vit qu'il y avait là un âne qui broutait, et une carriole dont les deux bras pointaient vers le ciel.

— C'est votre âne ? demanda-t-il en revenant.

— C'est Cadichon. Il est très intelligent. Un peu têtu mais très intelligent. Et vaillant surtout. Hein, Cadichon ?

L'âne se redressa, inclina curieusement la tête et regarda sa maîtresse à travers une rangée de poils qui lui tombaient sur les yeux. Puis il reprit son repas.

— Il est borgne, ajouta la grosse femme. Les ours...

— Les ours ? fit Tomek en s'asseyant sur une pierre plate qu'il avait rapportée.

— Eh oui, les ours. La forêt en est infestée.

— Ah bon... dit Tomek, et il regarda au loin l'immense barre noire, silencieuse et immobile.

Il se rendit compte qu'il l'avait presque oubliée.

— Alors on ne peut pas la traverser ?

La grosse femme, qui était en train de tailler une tartine dans une énorme niche de pain de seigle, arrêta net son geste.

— Tu veux traverser la forêt ?

— Oui, fit Tomek, et il eut l'impression d'avoir dit une énormité.

Pour se corriger, il ajouta donc aussitôt :

— Ou bien, si ça n'est pas possible, je ferai le tour...

— Tu feras le tour ? reprit la grosse femme, et elle partit d'un rire si gai et si naturel que Tomek se mit à rire aussi.

Ils en rirent aux larmes tous les deux, surtout que Tomek, pour en rajouter, répétait de temps en temps : « Je ferai le tour... » et la grosse femme riait de plus belle en reprenant, comme si c'était une chose tout à fait ordinaire : « Bien sûr, tu feras le tour ! »

Quand ils furent un peu calmés, Marie alla vers la carriole et en rapporta dans un panier une livre de beurre, deux pots de confiture, l'un de fraises, l'autre de mûres, un gros morceau de fromage de brebis, du lait de vache dans un petit bidon et une boîte de sucre. Entre-temps, le café était prêt et tout chaud dans la casserole. Elle en versa à Tomek dans un gobelet, poussa vers lui le panier de nourriture et l'invita à se servir sans façon. Ils mangèrent en silence et de bon appétit. Puis Marie roula une cigarette et commença à la fumer, ce qui étonna bien Tomek qui n'avait jamais vu une femme faire cela.

— Comment t'appelles-tu, au fait ? demanda enfin Marie en soufflant la fumée.

— Tomek, je m'appelle Tomek.

— Eh bien, Tomek, tu dois savoir que pour contourner cette forêt, pour en « faire le tour » — et ils faillirent se remettre à rire —, pour en faire le tour, il faut sans doute plus de deux ans.

— Deux ans ! répéta Tomek, stupéfait.

— Oui, cette forêt est la mère de toutes les forêts, c'est la plus ancienne et la plus grande. En tout cas la plus longue. Tu sais comment elle s'appelle ?

— Non, répondit Tomek.

— Elle s'appelle... Cadichon !

Tomek crut un instant que la forêt s'appelait Cadichon, et il trouva que le nom était bien mal choisi pour une forêt aussi redoutable, mais non, Marie s'était simplement interrompue pour appeler son âne.

— Cadichon ! Veux-tu un morceau de fromage pour ton dessert ?

L'âne remua la queue, ce qui voulait dire oui sans doute car Marie se leva pour le lui apporter.

— Elle s'appelle la Forêt de l'Oubli. Et tu sais pourquoi ?

— Non, répondit Tomek, en se disant qu'il ne savait décidément pas grand-chose.

— Elle s'appelle la Forêt de l'Oubli parce qu'on oublie immédiatement ceux qui y entrent...

— Vous voulez dire...

— Tu peux me dire « tu », Tomek, je ne suis pas la reine d'Angleterre.

— Tu veux dire qu'ils ne reviennent plus et qu'on finit par les oublier ?

— Non. Pas du tout. Je veux dire qu'on les oublie dès qu'ils y entrent. Comme s'ils n'existaient plus, comme s'ils n'avaient jamais existé. La forêt les avale tout entiers, et avec eux le souvenir qu'on en a. Ils sortent à la fois de notre vue et de notre mémoire. Tu comprends ?

— Pas tout à fait...

— Bon. Je vais te donner un exemple. Tes parents pensent sans doute à toi en ce moment, ils se demandent où tu es, ce que tu...

Tomek l'interrompit :

— Je n'ai plus de parents. Je suis orphelin.

— Bien, alors dis-moi le nom de quelqu'un qui te connaît très bien et qui t'aime beaucoup.

Tomek n'eut pas à hésiter :

— Icham. C'est mon meilleur ami.

— Parfait. Cette personne pense donc certainement à toi en ce moment, elle se demande si tu vas bien, ce que tu fais, quand tu vas revenir, non ?

— Si, certainement... répondit Tomek, et son cœur se serra.

— Eh bien, dès que tu auras mis un pied dans cette forêt, Écham...

— I... cham, la corrigea Tomek.

— Icham n'aura plus le moindre souvenir de toi. Pour lui, tu n'auras jamais existé, et si on lui demande des nouvelles de Tomek, ce qui est d'ailleurs impossible puisque personne ne peut demander des nouvelles de quelqu'un qui n'existe plus, mais admettons qu'on puisse le faire et donc qu'on lui demande des nouvelles de Tomek, eh bien, il répondra : « Des nouvelles de

qui? » Et cela aussi longtemps que tu resteras dans la forêt. À l'inverse, dès que tu en sortiras, si tu en sors, tout sera comme avant et ton ami Icham pourra se demander : « Tiens, et ce bandit de Tomek, qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer à l'heure qu'il est ? »

— Et... et si je n'en sors pas ? demanda faiblement Tomek.

— Si tu n'en sors pas, alors tu seras oublié pour l'éternité. Ton nom ne dira rien à personne. Ce sera comme si tu n'avais pas vécu.

Jamais Tomek n'aurait imaginé qu'une chose aussi horrible puisse exister. Il termina en silence sa tartine de beurre et son gobelet de café, tandis que Marie finissait sa cigarette, et tout à coup il eut une idée folle.

— Mais alors, Marie, si tu entrais tout de suite dans la forêt, d'un mètre seulement, tu n'existerais plus pour moi ?

— Exactement, Tomek. Ça t'amuserait d'essayer ?

Le mot « amuser » ne convenait pas vraiment. Cela lui faisait même un peu peur, mais il accepta tout de même et tous les deux se hâtèrent de ranger ce qui restait du petit déjeuner et d'éteindre le feu. Puis Marie attela la carriole à Cadichon comme à un vrai petit cheval. Ils sautèrent dedans et elle lança :

— Hue, Cadichon !

L'âne se mit à trotter en direction de la forêt et ils l'atteignirent en quelques minutes. Tomek se demandait de plus en plus s'il avait vraiment envie de faire cette drôle d'expérience, mais déjà Marie le poussait hors de la carriole.

— Voilà, je vais m'avancer de quelques mètres dans la forêt avec Cadichon. J'y resterai trois minutes environ puis je ressortirai. J'espère seulement que tu n'auras pas l'idée d'entrer à ton tour dans la forêt, car on n'en aurait pas fini de se chercher. Ou plutôt de ne *pas* se chercher, justement ! Quel âge as-tu, Tomek ?

— J'ai treize ans.

— Alors ça va. Aucun enfant de treize n'oserait entrer tout seul dans cette forêt. À tout à l'heure, Tomek ! Hue, Cadichon !

L'âne se mit en marche, tirant la carriole, Marie fit un dernier signe du bras et elle disparut entre les troncs noirs de la Forêt de l'Oubli.

Tomek recula d'une dizaine de pas pour mieux voir l'impressionnant mur d'arbres qui se dressait devant lui. C'était une variété de sapins très sombres et très touffus, hauts de quatre-vingts mètres au moins. Sans même entrer dans la forêt, on en sentait la fraîcheur. Il doit faire bien noir là-dessous, se dit Tomek avec inquiétude. Il était peut-être plus raisonnable de contourner cette forêt, d'en faire le tour. À cette pensée, il eut curieusement envie de rire, et pourtant ce n'était pas drôle. Perdre plusieurs jours ou même plusieurs semaines n'avait rien de réjouissant... Si seulement il avait eu avec lui un compagnon de voyage, évidemment, il aurait vu les choses d'une autre manière. À deux, on s'encourage, on s'entraîne, on peut rire ensemble, se porter secours s'il le faut. Or, depuis son départ, il n'avait rencontré personne. Et il avait fini par dormir sous cet arbre là-bas, tout seul, enroulé dans sa couverture. Sa couverture ! Il avait oublié sa couverture !

Il courut à toutes jambes vers l'arbre et plongea sous les branches. Ouf ! Elle était encore là. Il se promit d'être plus vigilant désormais. Un aventurier ne doit pas perdre ses affaires, surtout quand il en a si peu. Ce n'est qu'en sortant de sa cachette qu'il vit les restes d'un feu tout près de l'arbre. Il aurait pourtant juré qu'il n'y avait rien la veille quand il était arrivé là. Et personne n'était venu depuis. Voilà qui était bien étrange.

Il roula la couverture sur ses épaules et fit quelques pas en direction de la forêt. Après tout, elle n'était peut-être pas aussi grande que cela. En partant tout de suite et en marchant d'un bon pas, il en serait sorti avant midi peut-être, au plus tard avant la nuit. Et en cas de mauvaise rencontre, il avait son couteau à ours dans sa poche.

Avant d'entrer dans la forêt, il eut une dernière hésitation car il lui vint à l'esprit qu'il n'avait rien mangé au petit déjeuner et qu'il aurait sans doute besoin de toutes ses forces. Or, il constata avec surprise qu'il n'avait pas faim et qu'il se sentait même tout à fait rassasié. Allons ! se dit-il, et il s'avança avec détermination vers la forêt.

Il allait y pénétrer quand il entendit des branches craquer tout près de là. Était-ce un animal ? Un être humain ? Le bruit se rapprochait. Tomek recula vivement et se coucha dans les herbes hautes pour voir ce qui allait surgir de l'obscurité. Ce qu'il vit, ce furent d'abord deux oreilles d'âne, puis une tête d'âne, puis un âne tout entier, enfin une carriole tirée par l'âne et sur la carriole une grosse femme souriante. Rassuré, il se redressa.

— Alors, Tomek ! La mémoire te revient ? lui lança joyeusement Marie.

Tomek se précipita vers la carriole. Marie, qui en était descendue, lui tendit les bras. Tomek n'osa pas s'y jeter parce qu'ils ne se connaissaient pas encore assez bien. Il se contenta de lui prendre les mains et de les serrer. C'est ainsi qu'ils devinrent amis.